

Nous sommes sur le quai et nous voyons cet imposant paquebot arriver et s'approcher très doucement. Dans la foule certains on déjà aperçu les leurs au loin. Ils s'interpellent, crient, rient et pleurent aussi.

Je suis blottie contre elle et j'ai peur de la perdre car je ne connais pas ce père.

Mon grand père Erméningilde est aussi là pour accueillir son fils.

La foule se précipite car le bateau est à quai et les passagers commencent à descendre.

Mon grand père retient ma mère qui veut aussi se mêler à toute cette turbulence.

Je la tiens par la robe. Un homme s'approche de nous. J'ai l'impression que les gens s'écartent pour le laisser passer tant il me paraît grand. Ma mère accourt vers lui et m'entraîne avec elle car je n'ai pas lâché sa robe très ample que je me plaît de mâchouiller ostensiblement. Elle se jette à son cou sans aucune retenue. Je ne vois pas très bien car je suis petite. Je remarque poutant leurs jambes qui son serrées l'une contre l'autre. Je pousse mon grand père qui est devant moi. Mon père n'a pas remarqué les enfants qui s'étaient approcher tous les trois en disant tous ensemble « Bonjour Papa ». Il nous regarde d'un air interrogateur. Je n'ai toujours pas lâché sa robe et ma bouche est remplie de tissus. Il me touche la joue et dit en créole en s'adressant à son père :

— Cette petite n'est pas de moi, elle est trop jolie.

Et tous rient.

Elle me semble heureuse mais elle ne cesse de pénétrer, de scruter cet homme. Elle est déjà jalouse de ce qu'il a pu vivre sans elle.

Dès le lendemain notre petite maison à Sainte-Thérèse avait perdu toute sa sérénité et son calme. Nous entendions des disputes entre mon père et ma mère.

Je ne dormais plus avec elle mais avec ma sœur. Elle était devenue sans éclat et triste. J'ai su quelques années plus tard que mon père lui avait annoncé avoir une autre vie de famille en Indochine. Il était le père d'une petite fille de trois ans.

J'étais bien jeune mais je me souviens de l'immense chagrin qu'avait provoqué cette nouvelle. De ses caresses lointaines, de ses baisers qui n'en étaient plus et puis de ses élans de tendresse soudains. Tout son comportement était celui d'une femme meurtrie et impuissante. Elle me paraissait perdue, partagée entre ses enfants et son époux qu'elle aimait passionnément. Il était particulièrement sévère avec mes frères et les battait avec sa ceinture pour la moindre chose. Plus tard lorsque je suis devenue une femme j'ai essayé de réfléchir à son comportement qui me semblait si étrange.

Très jeune il avait lui même été frappé brutalement par son père et sa dernière volée avait provoqué son engagement dans l'armée pour partir à la guerre d'Indochine.

C'était peut-être un rituel familial.

Il devait y repartir et nous devions le rejoindre un an plus tard. Sa présence en Martinique fût très fugitive mais constructive pour nous les enfants car nous savions à qui nous avions à faire désormais.

Une bouffée d'amour s'installa à nouveau dans notre maison Martiniquaise.

Nous étions vraiment heureux qu'il soit parti.

Maman attendait un bébé, son ventre s'arrondissait, elle le touchait tendrement et restait des heures assise sur la berceuse, pensive. De la véranda je pouvais la regarder sans être vue d'elle. J'avais envie qu'elle redevienne la mère que je connaissais, pleine de vitalité et d'amour. Cet homme qui était venu dans la maison l'avait éteinte. Elle si belle, simple, naturelle.

Généreuse était ma mère ! Généreuse !

Notre départ pour la France était imminent. Man Tine était toute attristée de nous voir partir. Elle venait souvent nous aider à

faire nos bagages et se plaisait à rouspéter après Ferdilie qui, disait-elle, était une fille sotte et ne savait pas faire les paquets.

— Mais Ferdilie tu n'as jamais voyagé ma pauvre fille. On ne fait pas des paquets comme ça .Ils s'en vont en France, ils ne vont pas au Saint Esprit ma fille, c'est pas un baluchon qu'ils amènent avec eux.

Ferdilie répondait timidement.

— Madame je sais ça ! Ne crie pas derrière moi comme ça.

— Ah ! Ma fille tu es vraiment grosso modo.

Ma grand-mère nous accompagnaient au bateau. Ce jour-là elle était au bras de Ferdilie. Jamais elle ne m'avait parut aussi âgée, accablée de quitter sa famille. Elle semblait avoir perdu toute son énergie. Nous étions obligés de l'attendre sur le chemin en direction du port. Elle regardait fixement sa fille comme pour lui dire.

— N'as-tu pas honte d'abandonner ta vieille mère ?

Le paquebot s'éloigna doucement du quai. Nous la fixions et elle nous parut de plus en plus petite sur le quai, cette vieille dame adorée.